

INCONTESTABLE



L'Institutrice. — Dans quelle partie de l'Évangile est-il dit que l'homme ne devra avoir qu'une femme ?
L'Elève. — Lorsque notre Seigneur dit que l'homme ne doit pas servir de maîtres.

UN VOYAGE

I

Depuis un an, les Groffier faisaient des économies pour aller à l'Exposition.

C'était un ménage de petits rentiers qui passaient pour riches dans la ville qu'ils habitaient. Madame Groffier, une grosse boursoufflée, donnait le ton aux dames, et Monsieur Groffier qui avait voyagé dans sa jeunesse était recherché pour les nombreux renseignements qu'il possédait sur toutes choses. Ils avaient un fils âgé de onze ans.

Lorsqu'on apprit leur intention d'aller visiter l'Exposition universelle, comme disait Groffier, tout le monde autour d'eux fut dans la joie. On verrait donc enfin si les merveilles célébrées sans trêve par les journalistes, en valaient la peine ; car on savait que les journalistes vivent ordinairement de canards, il était bon de s'en méfier. Seuls, les Ravelot qui devaient faire le même voyage, crèverent de dépit, voyant qu'ils auraient là de redoutables concurrents.

Le jour du départ, toute la ville accompagna triomphalement les Groffier jusqu'à la voiture qui devait les conduire à la gare la plus proche, distante de quinze kilomètres.

Les femmes recommandaient à Mme Groffier d'aller aux grands magasins du Louvre, et de monter sur la tour Eiffel pour voir quelle sensation... « ça donnait... » Quant au mari, un groupe d'hommes l'entourait, et il prenait de petits airs mystérieux pour répondre : « Soyez tranquilles » « je n'y manquerai pas... » « Je vous conterai ça au retour » et tous, disaient, les yeux brillants : « Quel veinard ! » Au moment où il grimpait en voiture, un grand vieux aux joues creuses lui cria : « N'oubliez pas les danseuses Javanaises » et Groffier remua la tête d'un air entendu.

Le lendemain, nos voyageurs faisaient leur

APRÈS LES FIANÇAILLES



Elle. — Non, cher, je ne puis franchir ce mur.
Lui. — Pourquoi donc ? Ça nous raccourcit d'un mille.

entrée à Paris, étourdis par les stridents appels des locomotives, les bruits de ferraille, et les glapissements humains qui s'entre-croisaient sur les quais de la gare dans une atmosphère de charbon.

Mme Groffier donnait le bras à son mari et tenait le petit par la main ; une heure durant, ils coururent ainsi dans tous les sens à la recherche de leur malle ; et, de temps en temps, lorsqu'un charrette à bras arrivait avec un grincement de poulie mal graissée, déversaient devant eux une fournée de grosses caisses étiquetées, ils disaient : « Cette fois la nôtre doit y être... »

Finalement, ils arrivèrent à l'hôtel, que M. Groffier connaissait déjà pour y être descendu dix ans auparavant. Mais les patron n'était plus le même, et comme le prix des chambres avait subi une augmentation considérable, M. Groffier ne se décida à louer qu'après avoir longuement discuté les tarifs, car il ne voulait pas se laisser « exploiter. » Après une toilette sommaire, tous trois sortirent pour faire un tour avant de dîner ; d'ailleurs Madame Groffier ne voulait pas prendre ses repas à l'hôtel même, prétendant que rien n'était plus ruineux que de manger à prix fixe.

Groffier, content de lui-même faisait le cicerone et donnait des explications sur tout ce qu'ils voyaient : « Voilà le Louvre ! » « Voilà les Tuileries ! » « ... La place de la Concorde !... » « Ça, c'est, je crois, le Palais de Bourbon !... » Mme Groffier un peu abasourdie répétait : « Comme c'est beau ! » Le petit ballotté au bras de sa mère, et continuellement heurté par les passants, avait fini, sans qu'on s'en aperçût, par lâcher la main qui le traînait.

Soudain au passage d'une rue, les appels réitérés d'une corne retentirent désespérément : un lourd omnibus débouchait, plein de voyageurs. Renversé sur son siège, les poings à la hauteur du menton, le cocher essayait en vain d'arrêter son attelage ; ses efforts le rendaient violet, et les chevaux tête relevée se campaient sur leur train de derrière, comme pour se cabrer. Mais l'énorme voiture emportée par l'élan, talonnait leur croupe, les forçant d'avancer ; des cris retentirent.

En même temps, un groupe s'amasait autour de l'omnibus qui s'était vidé en un clin d'œil. Quelques femmes criaient : « C'est affreux !... c'est horrible !... » Groffier très inquiet avait disparu dans la foule des curieux, cherchant le petit et voulant aussi savoir ce qui se passait.

Alors entre deux sergents de ville et un monsieur qui avait l'air de donner des instructions—quelque médecin sans doute—il vit son fils, étendu dans la boue, immobile, le visage crayeux, une écume rouge aux lèvres : l'omnibus le renversant, lui avait défoncé la poitrine.

II

Après l'enterrement, Groffier, affreusement triste, entra à l'hôtel où l'attendait sa femme : la douleur que lui causait la mort horrible de son fils se compliquait d'un souci encore indéfinissable pour lui.

Madame Groffier en le voyant eut une crise de sanglots.

— Mon pauvre Paul, mon pauvre Paul, disait-elle.

— Et le mari répondait : « Quel affreux accident. »

— Au moment où nous étions dans la joie...

— Nous attendions cette époque depuis si longtemps...

Et brusquement il ajouta :

— Qu'allons-nous faire maintenant ?

— Hésitante, elle répondit : « je ne sais... c'est à toi de voir... si... si nous devons quitter Paris ce soir même... »

Aussitôt, il sentit un grand soulagement ; il avait craint en effet que sa femme n'exigeât un départ immédiat. Certainement, il n'aurait fait aucune objection, comprenant qu'il était plus convenable dans leur deuil, de ne point goûter aux plaisirs que leur offrait la grande ville. Mais tout de même puisqu'ils avaient fait des sacrifices pour venir à Paris, il aurait été regrettable qu'on n'en recueillît pas ensuite les bénéfices. D'ailleurs, une pareille occasion se représenterait-elle ? Et les Ravelot leurs ennemis qui devaient aussi venir à l'Exposition universelle ne triompheraient-ils pas en décrivant aux autres, là-bas des choses qu'eux seuls auraient vues ?

Alors il dit timidement :

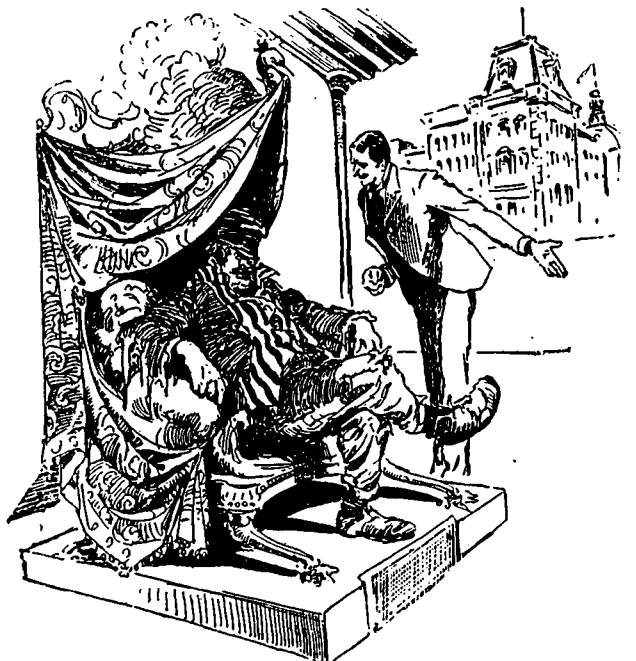
— Maintenant que nous y sommes, nous pourrions encore rester quelques jours ici.

Elle demanda prévoyant obscurément la réponse :

— Que ferons-nous... ?

— Eh mon Dieu, nous ferons ce que nous voulions faire avant... avant... l'accident. Voyons, notre chéri était si content de ce voyage, qu'il ne nous en voudra pas de le faire durer sans lui. Quelle sotte idée de croire que les morts sont fâ-

A TITRE D'ESSAI



Employé de l'hôtel de ville, surprenant un tramp dans le fauteuil du maire. — Insolent ! Filez d'ici !
Le tramp. — Vous dites ?... Voyez-vous, si le capitonnage me convient, je veux en faire envoyer trois à la maison.

chés de voir s'amuser ceux qu'ils affectionnaient ici-bas. Ne doivent-ils souffrir, au contraire, de nous voir pleurer, et jouir de nos joies ? Moins nous sommes tristes, plus notre Paul nous bénira pourvu qu'il comprenne que nous l'aimons toujours. Le deuil est un préjugé stupide : tant pis pour les préjugés.

Il faisait de grands gestes on parlant, s'efforçant à l'aide de bonnes raisons qui endormaient tous nos scrupules, d'étouffer le petit remords que lui donnait sa décision.

Elle, à moitié résolue, ajouta :

— Il est vrai que nous avons déjà dépensé beaucoup d'argent... nous ne sommes pas riches... quand le vin est tiré, il faut le boire... tu as peut-être raison.

III

Le lendemain, ils commencèrent à visiter l'Exposition. Madame Groffier n'avait pas revêtu le deuil, afin de pouvoir pénétrer partout, sans offusquer les regards. Groffier portait à son chapeau un crêpe minuscule, satisfaisant ainsi sa conscience et en même temps les convenances. Ils virent tout ce qu'on pouvait voir au Champ de Mars. Tous les soirs en rentrant à l'hôtel, la femme poussait un soupir et versait quelques